

vous attendre en pareil cas ; c'est toujours une consolation à défaut d'une meilleure.

— Finissez-en donc ! dit Baraja en gémissant. Je vois qu'à tout prendre, le métier de chercheur d'or est un abominable métier.

— A tort ou à raison, j'ai toujours pensé, continua le narrateur, qu'il n'arrive jamais que ce qui doit arriver, et que, par conséquent, on ne doit s'effrayer de rien. Aussi, quand je tombai aux mains des Indiens, je me dis qu'ils avaient beau faire, que si je ne devais pas mourir je ne mourrais pas. Or, les Indiens, ce jour-là, étaient d'humeur massacrante, car nous leur avions tué pas mal de guerriers dans une escarmouche. Ils délibérèrent d'abord, ce que je compris à leurs gestes, pour décider que je serais scalpé, écorché vif ou coupé en morceaux. Enfin, un chef, dont l'irritation était extrême, persuada ses guerriers de m'attacher au poteau, pour leur servir de but au tir de la carabine.

— Ils avaient une longue journée à perdre, et je devais, pendant ce temps, faire les frais de leur amusement. J'avais compris quelques mots de leur discours, et je me dis que puisque, contre l'habitude je ne devais être ni scalpé ni rôti vif, je pourrais bien échapper à toute autre chose. En effet, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, je servi de but à leurs carabines. Chacun des guerriers s'avancait à son tour, me visait à la tête et faisait feu. J'essayai ainsi deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine, ni plus ni moins : je comptais pour me distraire, car le temps me semblait fort long.

— Je le crois, s'écria Baraja d'un ton de conviction. Mais, seigneur don Benito, vous nous la donnez belle avec vos deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine.

— Je n'en puis rabattre un seul. Je vous ai dit que les Indiens étaient fort irrités ; et, pour se soulager, ils essayaient de me faire mourir de peur. Les plus mauvais tireurs, qui auraient pu me tuer raide, ne me visaient qu'à poudre. Je l'ai su depuis. Les meilleurs tiraient à balle. Plus de deux cent fois je sentis le sifflement du plomb soulever les mèches de mes cheveux. Puis, voyant que cette horrible appréhension ne m'avait pas tué, ils me relâchèrent. J'étais resté douze heures au poteau, et je puis dire que j'avais été fusillé deux cent quatre-vingt-quatre fois. Croyez-vous, acheva le conteur, que ce n'était pas un traitement plus atroce qu'un vrai supplice, et quand l'approche d'une seule mort cause parfois tant de défaillance et d'angoisse au plus brave, ce n'est pas une torture infernale de recommander son âme à Dieu vingt fois par heure, c'est-à-dire toutes les trois minutes ? Car, à chaque instant, je croyais que ce jeu barbare touchait à sa fin et que chaque coup allait être le dernier.

Les deux causeurs gardèrent un instant le silence : Benito se rappelant les souvenirs de sa jeunesse et plongé dans ses méditations, Baraja prêtant l'oreille, pour ainsi dire, au silence du désert dans lequel s'accomplissaient de si horribles drames.

L'idée d'un supplice atroce qui pouvait durer cinq ou six heures, quelquefois plus, mais jamais

moins ; ces deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine dont le vieux pâtre ne voulait pas rabattre un seul, tout cela assombrissait la pensée de Baraja.

Et cependant une invincible curiosité le poussait malgré lui à continuer ses interrogations au vieillard.

— Ainsi vous croyez, dit Baraja en reprenant la parole, que c'est peut-être un des nôtres qui a servi à l'amusement des Indiens ?

— Cuchillo ou Gayferos, l'homme qu'on a envoyé sur ses traces, l'un ou l'autre, ou bien tous deux, reprit Benito, et plaise à Dieu qu'ils aient eu la force de ne pas révéler notre présence en ces lieux !

— Le craignez-vous ? dit Baraja.

— Ces Indiens sont curieux en diable, et ils ont, pour vous arracher vos secrets, des procédés en comparaison desquels ceux de la sainte Inquisition n'étaient que jeux d'enfants ; et quoique, grâce à l'adresse de Pedro Diaz, ils aient perdu notre piste, une indiscretion de l'un des captifs peut les amener à notre camp.

— C'est effrayant ce que vous me dites, murmura Baraja.

— Mais instructif, je vous le répète. Vous vous rappelez la nuit des jaguars ?

— Plût à Dieu que j'y fusse encore ! au moins nous n'avions affaire qu'à deux tigres ; et ici à combien de démons rouges ? On n'ose le calculer.

— Une centaine à peine, reprit flegmatiquement l'ancien pâtre ; il est rare qu'ils marchent en plus grand nombre. Eh bien, pour en revenir à la nuit de la Poza, l'effroi de nos chevaux vous effrayait vous-même ; mais il vous instruisait du danger. Sauf la peur que je n'ai pas, je joue à votre égard le rôle des chevaux dont l'instinct...

Le vieux vaquero s'interrompit pour tourner la tête de droite et de gauche.

— Dont l'instinct ne les trompe jamais, reprit-il. Eh ! tenez, voilà les mules qui cessent de broyer leur maïs et qui semblent écouter.

Baraja tressaillit visiblement.

— Voici le noble cheval de bataille de Pedro Diaz qui allonge le cou comme s'il flairait le danger dont son maître et lui semblent si avides.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien encore ; mais si ces animaux, au lieu de cesser de manger, ou celui-ci d'ouvrir les naseaux et de tendre le cou, frissonnent et ronflent sourdement, cela voudra dire que les Indiens ne sont plus loin. Comme à l'odeur du jaguar, les animaux domestiques frissonnent à l'odeur seule des Indiens. Ils reconnaissent en eux des maîtres, car on ne peut le nier, ces démons seuls ont conservé le sauvage et majestueux aspect des rois de la création.

— Caramba ! dit Baraja, allez-vous entonner la louange des Indiens comme des tigres ?

— Pourquoi pas ? Je rends au besoin justice à mes ennemis. Mais rassurez-vous, les mules se sont remises à manger, et le cheval de Diaz semble s'être alarmé à tort. Jetons un coup d'œil autour du camp.

En disant ces mots, Benito se leva, suivi de Baraja, que ces récits effrayaient et fascinaient à la